

Souvenirs de Paul DENIS

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1918

Le 15 septembre, l'Armée d'Orient a commencé la rupture du front bulgare allemand ; les armées alliées s'ébranlent en Champagne et en Belgique. C'est l'halali qui commence. La 42^e Division n'a pas encore fait grand chose en 1918 ; notre tour d'entrer en danse approche. Aussi au début d'octobre nous sommes relevés par le 129^e d'infanterie et des compagnies de tirailleurs sénégalais. Par une marche de nuit longue et fatigante nous gagnons Ludres par Bosserville ; nous traversons les cantonnements occupés par la Légion étrangère ! Nous restons quelques jours à Ludres d'où je profite pour aller plusieurs fois à Maron.

Départ pour la Champagne

. Nous embarquons un beau matin sur des camions autos. Les chauffeurs et le matériel sont très fatigués. Ils roulent sans arrêt depuis des semaines, aussi le transport ne sera pas une sinécure ; nous passons par Nancy, Toul, Bar le Duc, et après avoir été plusieurs fois en panne, et avoir changé 2 ou 3 fois de voiture, nous débarquons à 23 heures à la Croix en Champagne ; je suis affreusement fatigué, secoué, et il faut encore faire 3 kilomètres pour gagner, entre Somme Suippes et Somme Tourbe, un camp comme il y en avait en quantités en Champagne à cette époque. Pas de paille, pas de feu ; nos équipages ne nous rejoignent par la route que plusieurs jours plus tard. Nous passons 8 jours dans ce camp, faisant des exercices, notamment une répétition de l'attaque que nous allons faire. Le nombre des sections est réduit à 3 par compagnie pour les étoffer un peu plus. Je vois passer une division américaine en camion : matériel superbe, hommes jeunes et vigoureux qui contrastent avec les nôtres, où les récupérés sont en nombre et où les autres ont été souvent plusieurs fois blessés. Nous recevons un renfort de récupérés des classes 16 et 17 du midi, peu courageux, se lamentant tant qu'ils peuvent.

Vers l'Argonne.

Vers le 20 octobre nous recevons l'ordre de nous déplacer. Départ à 5 H du matin de Somme Suréquipes. Nous traversons le champ de bataille de Champagne, les villages rendus célèbres de Mesnil les Hurlus et Perthes les Hurlus. Au nord de Perthes des entonnoirs de mines barrent la route ; on les contourne ; des chars d'assaut allemands sont ouverts, démolis par les mines et par les canons. Le champ de bataille de Champagne est d'une effroyable tristesse ; les bois sont hachés et ont disparu ; des débris d'armes, des cartouches, des obus non éclatés et tout luisants encore attestent les combats récents ; de petites croix éparses dans le paysage. La tristesse affreuse de ce paysage automnal et lugubre m'envahit ; je m'efforce de fredonner une chanson : le soir quand il fera noir, nous irons tous deux ma bru u u u ne, ensemble dans les coins noirs, et quand paraîtra la lu u u u ne . Qu'on n'en rie pas. Je ressens encore à l'heure actuelle la tristesse poignante de cet instant. Je ne veux pas de pressentiments. Je veux voir la victoire, je le veux. Je le veux.

A 11 heures, nous faisons grand halte sur la fameuse butte de Tahure qui a été reprise il y a un mois. Dans la tranchée voisine deux cadavres français à demi-enterrés ; cela ne nous empêche pas de continuer notre repas froid. A 15 heures nous nous remettons en route et traversons la deuxième ligne allemande à contrepente ; elle est précédée d'épais réseaux de fils de fer barbelés et presque intacte. Décidément le moral des Fritz est bas ; jamais ils n'auraient lâché cela 2 ou 3 ans avant. Nous passons par Aure et par Maure où nous voyons des batteries allemandes abandonnées, des munitions qu'ils n'ont pu tirer et nous faisons une grande halte à 17 heures jusque vers 22 heures. Nous nous remettons en route. La fatigue vient, le paquetage de campagne est lourd, les cartouches et grenades, le bidon plein pèsent sur nos épaules meurtries. Le grand Pigasse crie drôlement : Oh ! lala, lala, lala. D'autres demandent la pause à haute voix. Vers 4 heures du matin nous arrivons dans un camp de prisonniers russes, au nord de Sainte Matie. Les baraquements sont éventrés par les obus. Nous nous couchons. Tant mieux. Les allemands bombardent Sainte Marie et les obus passent au-dessus de nous. Nous craignons qu'ils ne raccourcissent leurs tirs et nous n'avons pas de tranchées où nous mettre. Nous passons toute la journée dans le camp sans nous montrer car il est vu des allemands.

Le soir, relève.

Nous devons passer l'Aisne au sud de Vouziers. Le guide s'égare ; des obus tombent dans la vallée ; mauvaise humeur générale ; enfin nous trouvons la passerelle ; très étroite, l'Aisne est grossie par les pluies, et coule rapidement à pleins bords ; la passerelle est sous le feu des mitrailleuses, donc pas de bruit. Je m'y engage résolument mais manque perdre l'équilibre ; un bain froid à cette saison est désagréable. Nous réussissons à passer sans encombre et nous arrivons encore avant le jour dans un petit bois au nord de Longivé, à l'est de Vouziers.

Nous y restons plusieurs jours. Les lignes françaises sont accrochées au plateau ; derrière nous s'étend la vallée de l'Aisne débordée ; la rivière atteint près d'un kilomètre ; ce n'est pas rassurant. Vouziers brûle. Nous subissons quelques petits bombardements qui cependant font quelques victimes au Régiment. Je rencontre le capitaine Fortis.

Le capitaine Fortis. Il avait 24 ans. C'était à coup sûr l'une des figures les plus originales du Régiment. Plongeur de restaurant, il s'était engagé dans la cavalerie et avait réussi à être nommé assez rapidement Maréchal des Logis. En 1915 il était passé comme sous-lieutenant à titre temporaire au 94 et n'avait pas tardé à s'y distinguer. A Verdun, en 1916, il avait arrêté à Chattancourt des fantassins qui refluait, déployé sa compagnie et contre-attaqué avec tout ce monde, il avait réussi à reprendre 800 m de terrain. Au chemin des Dames, en 1917, il avait reçu une balle dans le pied au début de l'attaque. Son chef de Bataillon lui avait donné l'ordre de se faire évacuer ; il lui avait répondu : M... !!! Le 8 août, sa compagnie était en 2ème échelon ; il l'avait confiée à son lieutenant et avait pris part à l'attaque avec nous. Il totalisait déjà 6 blessures et 10 citations à l'ordre de l'armée. Sa compagnie, la 1ère, était spécialisée dans les coups de main.

D'instruction générale rudimentaire, il voulait se perfectionner, il avait demandé aux autres officiers ce qu'il fallait lire. Ils lui avaient signalé l'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide et Fortis avait, paraît-il, fait l'acquisition de ces bouquins. Ses hommes disaient qu'ils étaient devenus aussi fous que lui. Quand un renfort arrivait, il lui présentait le fanion de la Compagnie. La Compagnie formait le carré, le renfort sur une des faces. On présentait le fanion avec le cérémonial du drapeau et il leur faisait un discours qui se terminait par ces mots : "*Crevez pour ce drapeau, bandes de vaches*". Sa Compagnie avait déjà obtenu plusieurs citations à l'ordre de l'Armée.